



L'homme et l'animal rentrèrent à Bombay couchés sur le même brancard. (Page 550.)

vait plus qu'une pensée maintenant, c'était de s'agenouiller devant celle qu'il venait de sauver une seconde fois.

Lorsqu'il entra dans la cellule, il la trouva vide.

— La suite au prochain numéro. —

PAULINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Le comte Horace, en arrivant à Goa, trouva son oncle mort, mais un testament avait été fait en sa faveur, de sorte qu'aucune contestation n'eut lieu, et quoique deux jeunes Anglais, parents du défunt, car la mère du comte était Anglaise, se trouvassent héritiers au même degré que lui, il se vit seul en possession de l'héritage qu'il venait réclamer. Au reste, ces deux jeunes Anglais étaient riches; tous deux au service et occupant des grades dans l'armée britannique en garnison à Bombay. Ils reçurent donc leur cousin, sinon avec affection, du moins avec politesse, et, avant son départ pour la France, ils lui offrirent avec leurs camarades, officiers du régiment où ils servaient, un dîner d'adieu que le comte Horace accepta.

Il était plus jeune de quatre ans à cette époque, et en paraissait à peine dix-huit, quoiqu'il en eût réellement vingt-cinq; sa taille élégante, son teint pâle, la blancheur de ses mains, lui donnaient l'apparence d'une femme déguisée en homme. Aussi, au premier coup d'œil, les officiers anglais mesurèrent-ils le courage de leur convive à son apparence. Le comte, de son côté, avec cette rapidité de jugement qui le distingue, comprit aussitôt l'effet qu'il avait produit, et certain de l'intention

raillieuse de ses hôtes, se tint en garde, résolu à ne pas quitter Bombay sans y laisser un souvenir quelconque de son passage. En se mettant à table, les deux jeunes officiers demandèrent à leur parent s'il parlait anglais; mais, quoique le comte connût cette langue aussi bien que la nôtre, il répondit modestement qu'il n'en entendait pas un mot, et pria ces messieurs de vouloir bien, lorsqu'ils désiraient qu'il y prit part, soutenir la conversation en français.

Cette déclaration donna une grande latitude aux convives, et, dès le premier service, le comte s'aperçut qu'il était l'objet d'une raillerie continue. Cependant il dévora tout ce qu'il entendit, le sourire sur les lèvres et la gaieté dans les yeux; seulement ses joues devinrent plus pâles, et deux fois ses dents brisèrent les bords du verre qu'il portait à sa bouche. Au dessert, le bruit redoubla avec le vin de France, et la conversation tomba sur la chasse; alors on demanda au comte quel genre de gibier il chassait en France, et de quelle manière il le chassait. Le comte, décidé à poursuivre son rôle jusqu'au bout, répondit qu'il chassait tantôt en plaine et avec le chien d'arrêt la perdrix et le lièvre, tantôt au bois et à courre le renard et le cerf.

— Ah! ah! dit en riant un des convives, vous chassez le lièvre, le renard et le cerf! Eh bien! nous, ici, nous chassons le tigre.

— Et de quelle manière? dit le comte Horace avec une bonhomie parfaite.

— De quelle manière? répondit un autre; mais montés sur des éléphants, et avec des esclaves, dont les uns, armés de piques et de haches, font face à l'animal, tandis que les autres nous chargent nos fusils et que nous tirons.

— Ce doit être un charmant plaisir, répondit le comte.

— Il est malheureux, dit l'un des jeunes gens, que vous partiez si vite, mon cher cousin... nous aurions pu vous le procurer.

— Vrai? reprit Horace; je regrette bien sin-

cièrement de manquer une pareille occasion, et s'il ne fallait pas attendre trop longtemps, je resterais.

— Mais, répondit le premier, cela tombe à merveille. Il y a justement à trois lieues d'ici, dans un marais qui longe les montagnes et qui s'étend du côté de Surate, une tigresse et ses petits. Des Indiens, à qui elle a enlevé des moutons, nous en ont prévenus hier seulement; nous voulions attendre que les petits fussent plus forts, afin de faire une chasse en règle, mais puisque nous avons une si bonne occasion de vous être agréables, nous avancerons l'expédition d'une quinzaine de jours.

— Je vous en suis tout à fait reconnaissant, dit en s'inclinant le comte; mais est-il bien certain que la tigresse soit où on la croit?

— Il n'y a aucun doute.

— Et sait-on précisément à quel endroit est son repaire?

— C'est facile à voir en montant sur un rocher qui domine le marais; ses chemins sont tracés au milieu des roseaux brisés, et tous aboutissent à un centre, comme les rayons d'une étoile.

— Eh bien! dit le comte en remplissant son verre et en se levant comme pour porter une santé: à celui qui ira tuer la tigresse au milieu de ses roseaux, entre ses deux petits, seul, à pied, et sans autre arme que ce poignard!

A ces mots, il prit à la ceinture d'un esclave un poignard malais, et le posa sur la table.

— Êtes-vous fou? dit un des convives.

— Non, Messieurs, je ne suis pas fou, répondit le comte avec une amertume mêlée de mépris, et la preuve, c'est que je renouvelle mon toast. Écoutez donc bien, afin que celui qui voudra l'accepter sache à quoi il s'engage en vidant son verre: A celui, dis-je, qui ira tuer la tigresse au milieu de ses roseaux, entre ses deux petits, seul, à pied, et sans autre arme que ce poignard!

Il se fit un moment de silence, pendant lequel le comte interrogea successivement tous les yeux, qui tous se baissèrent.